

Harragas, tome II

En réponse à la chronique impertinément intitulée, je le concède, «Harragas vous-mêmes», parue ici même, deux lecteurs braves comme un pleureur qui se sait hors de danger, m'ont mailié (c'est comme ça qu'on va dire, désolé) deux bonnes menaces canoniques assorties d'insultes gratinées. Mais en bon caravanier, je passe en laissant les canidés articuler bien distinctement ce son particulier qui les caractérise. Au demeurant, ces lecteurs sont à ce point téméraires qu'ils ont emprunté, ni vu ni connu, des pseudonymes de femmes. On sait, dans notre pays de fatrice redjla, que les femmes sont plus courageuses que les autres, mais enfin, il y a des limites à l'opprobre d'aller se cacher sous leurs jupons.

Ils empruntent, pour brouiller davantage les pistes et créer la zizanie, des pseudos de femmes connues du monde de la culture et de la politique. Je n'en dirai pas plus, à quoi bon ! Sachons seulement que deux mecs, bien courageux derrière l'anonymat de leur écran, se font passer pour deux nanas ayant pignon sur rue pour me mettre en garde contre le fait d'avoir osé vaner le Premier ministre qui avait, souviens t'en, trouvé tout seul que la motivation des harragas, c'était d'aller acheter des bagnoles en Europe. Mes deux «menaceuses» patentes terminent leurs messages sibyllins par une bonne petite grosse menace de tradition algérienne garantie. Du genre «Arrête de manquer de respect au Premier

ministre, sinon...». Sinon, quoi ? That is la question. L'autre : «Arrête d'écrire n'importe quoi, sinon...» Sinon, quoi, tome 2 ? Passons sur la parano de prendre la critique logique d'une position publique pour un manque de respect à un homme : on ne refait pas les vertèbres quand elles sont défaits par la mécanique de la courbette.

La vérité est que les censeurs, surtout du niveau caniveau comme mes anonymes correspondants, traversent une période de vaches maigres. Il fut un temps où l'on flinguaient les journalistes. Un truc ne me plaît pas dans un canard, je tire. Pan ! Puis vint un autre temps, celui où la justice les harcelait, les soumettant à d'interminables procès. Et même à la prison. Et voilà que le glaive et l'érou n'étant plus les armes les plus indiquées, on se confine à la menace. Causez, causez... On connaît la chanson, comme dit le parolier !

Mais sur le fond ? En apprenant que le gouvernement organisait un séminaire pour comment le pourquoi du comment des harragas, je me suis dit : ils manquent vraiment d'unité, là-haut. Pourquoi, en effet, dépenser les subsides de l'Etat à convoquer des sociologues, des experts, des harragas mêmes, sans compter les politiques, pour poser une question à laquelle le chef du gouvernement avait amplement répondu.

Que voulez-vous donc savoir, gens de Bien ? Pourquoi des jeunes gens bravent-ils la mort pour quitter ce pays ? Eh bien, c'est pour revenir avec des voi-

tures neuves et fanfaronner dans le quartier. Pas la peine de faire parler les experts, les faits, les pensées, les arrières-pensées. Pas la peine de contextualiser des données personnelles dans un mouvement d'ensemble qui compose, on commence à le savoir, un des phénomènes de la mondialisation qui creuse davantage le fossé entre pays riches, où les harragas rêvent de s'enrichir, et pays pauvres où ils ont la malédiction d'être nés.

Pas la peine donc de s'échiner à poser, dans un débat national, des questions auxquelles le Premier ministre a déjà répondu. Les harragas ne sont pas révélateurs d'un malaise global, qui est non seulement celui du pays mais aussi celui du monde disparate de la mondialisation. Ils sont les signaux de leur propre destin. C'est un phénomène en soi et pour soi. Ils prennent des risques qui peuvent aller jusqu'à l'absurde de la mort rien que pour rapporter le gadget avec lequel ils pourront plastronner. Les harragas ne sont pas un phénomène sociologique qui indique l'impuissance des gouvernants à retenir les jeunes autour d'un projet de société. Ils représentent tout bêtement un avatar de la société de consommation.

On aurait pu s'en tenir là. Des gosses qui se font ramasser par la maréchaussée patriote parce qu'ils veulent se faire la belle. Un Premier ministre qui prend le raccourci de les fustiger. Des chroniqueurs qui se font insulter par de courageux anonymes parce qu'ils trouvent un peu courte, et même un peu courbe, l'explication don-

née d'un drame par un haut responsable.

Et puis, tout s'éclaire. La caravane est rappelée avant même qu'elle ne passe. Ceux qui, au bord de la route, ont reçu l'ordre de faire marcher la minicassette des injures coutumières, doivent-ils les ravalier, ces gracieusetés qu'ils sont payés pour débiter ? Ce ne serait qu'une paire de couleuvres de plus à ranger dans le palais !

C'est avoir le triomphe trop vaniteux de ne voir dans l'organisation de ce séminaire sur les harragas que le simple désaveu des propos très peu politiques tenus par le Premier ministre voici quelques semaines. La tenue médiatisée de cette rencontre signifie plutôt soit qu'à un niveau quelconque de l'Etat, on a pris conscience de l'ampleur du phénomène et de son impact sur l'orgueil national, soit qu'au même niveau, on ne supporte plus que ce maillon s'ajoute à tous les autres maillons faibles. C'est donc une excellente chose que cette humilité de reconnaître qu'il y a un problème. Mais comme d'habitude, on passe d'un excès à l'autre avec allégresse. Un coup, par la voix de qui tu sais, on considère les harragas comme un truc marginal et peu noble. Le coup d'après, le même gouvernement se ravise, organise un séminaire important sur les harragas en laissant entendre qu'une telle affaire est forcément nationale. Quelle belle manière de faire oublier le reste ! Quelle que soit la cruauté du sort des harragas, le seul débat national méritant aujourd'hui d'être mené doit



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

porter sur la définition de la citoyenneté et sur la démocratisation qui laisserait impliquer les Algériens dans la conduite de leur destin. Tout le reste en découle.

Si les harragas partent, ma foi, c'est parce que le pays est un concentré de ce qu'ils détestent. Et ce qu'ils détestent, c'est sans doute ce qui ferait fuir les trois quarts des Algériens s'ils en avaient l'opportunité. Il faut juste rendre l'Algérie vivable. Là se pose la grande question : comment peut-elle être vivable avec des gens aux plus hautes charges de l'Etat qui tancent les victimes des injustices au lieu, comme c'est leur mission, de réparer ces dernières. Va comprendre comment ça raisonne et pourquoi ça résonne par ici !

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalanh@yahoo.fr
laalanhakim@hotmail.com

5 MINUTES AVANT DE SE RENDRE, IL ETAIT LIBRE !

«Comment savoir si c'est bien Hassan Hattab qui s'est rendu ? En lui faisant passer un test MDN !»

Oui, je sais, elle est nulle !

Ayons une pensée pour ce malheureux. Il doit être épuisé. Exténué. Vidé. Sur les rotules. C'est que je ne connais pas de tangos ayant accompli autant de kilomètres que lui. Et pas des kilomètres en ligne droite, d'un point A vers un point B, comme tout le monde. Non ! Notre tango baladeur est de ceux qui aiment les chemins de traverse, les zigzags, les bifurcations, les demi-tours, les retours sur ses pas, les entrechats, les «j'avance d'un pas, je recule de deux» et autres circonvolutions dont seul lui semble détenir le secret. J'ai bien essayé un moment de le suivre à la trace. Mais ce n'est franchement pas évident de marquer Hassan Hattab à la culotte. Un coup, il aurait quitté la forêt de Sid Ali Bouneb et s'acheminerait doucement mais sûrement vers le premier baraquement militaire. Un autre coup, il aurait fait une halte au bord d'une clairière pour s'y asseoir en tailleur sous un olivier, sortir son satellite Thuraiya et appeler en PCV le Bagdad-Café. Un autre coup, il aurait repris le chemin du retour, pas du tout

content de la couleur du tapis rouge qu'auraient préparé les autorités pour l'accueillir, le rouge étant une couleur faisant, comme chacun sait, l'objet de vives polémiques dans les campus de Yakouren. Un autre coup, il aurait fait un crochet par Batna pour vérifier sur place si ce que l'on dit sur le formidable accueil de Abdekka par les citoyens est vrai ou si c'est une invention des services à café qui encombrant nos cuisines. Un autre coup, il serait revenu en taxi à places à Sid Ali Bouneb, ayant entendu parler d'un congrès bis, de nuit, du GSPC, et ne voulant le rater sous aucun prétexte afin de ne pas perdre, ensuite, le bénéfice de la retraite auprès de la Cnas. Un autre coup... oh et puis zut ! A quoi bon ? Aux dernières nouvelles, ou plus exactement aux avant-dernières nouvelles (je propose au passage que l'on garde désormais cette formule), Hattab serait quelque part entre les fantômes d'un roi faiseur de paix, nos morts souillés quotidiennement et la manip' grossière des services à café tellement ébréchés et branlants que je n'en voudrais pas pour la dinette de ma fille. D'ailleurs, qui se préoccupe vraiment de savoir aujourd'hui où se trouve Hassan Terro ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.



<p>206</p> <p>975 000 DA TTC</p>	<p>307</p> <p>1 415 000 DA TTC</p>	<p>Partner</p> <p>1 359 000 DA TTC</p>	<p>Découvrez la Série Spéciale</p> <p>SPORTIUM</p> <p>PEUGEOT</p>
----------------------------------	------------------------------------	--	--